

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection

dirigée par Maurice Olender

Jérôme Prieur

Roman noir

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-119945-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Gérard Macé, à Raoul Ruiz,
et à Gérard Mordillat*

Ouverture

J'ai à peu près vingt ans, je découvre les trois livres dont il va être essentiellement question ici.

Ces trois livres, des récits, des romans, ne vont pas me quitter jusqu'à aujourd'hui. Ce ne sont pas, selon l'expression habituelle, des livres de chevet, ceux qu'on lit perpétuellement, la Bible ou la *Recherche du temps perdu*. Ce sont des livres qui veillent sur mon sommeil. Je les feuillette, je relis des pages au hasard. Je les donne comme on transmet un secret. J'oublie ces livres, je les abandonne. Ils travaillent à mon insu, ils me travaillent.

Je les interroge, je les fouille, je cherche à lire, à travers eux, la fiction qui les dépasse.

Le rêve serait de parvenir à voir en transparence l'intérieur de leur corps, le réseau des nerfs, la circulation du sang, les poumons, de

démonter les rouages, les engrenages, de dénuder la langueur, les caresses, la colère. Les livres sont des êtres vivants, mais sont-ils humains ?

Ils nous font toucher la nuit.

Les bibliothèques appellent toujours le classement, mais ces volumes apparemment semblables à bien d'autres ont été mis à l'isolement. Pour s'en protéger, ils ont été placés sur un rayonnage spécial, dans la catégorie assez suspecte des « romans noirs ». Pire que tout, le succès de la formule a été tel que s'est presque effacée la mémoire de ce que l'appellation recouvrait d'abord – devenant un faux ami, un synonyme usuel du genre policier. Mais toute histoire n'est-elle pas policière, dès lors qu'elle se préoccupe de l'énigme du monde ?

Romans gothiques, romans frénétiques, romanisme noir, sous des noms divers, le genre, à l'origine, s'épanouit en Angleterre, puis en France, en Allemagne, en Irlande, en Écosse... L'âge d'or du roman noir se situe au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, lorsque les auteurs, parfois masqués, se pastichent, se copient sans vergogne, rivalisent et pratiquent la surenchère – au point que rimes et variantes deviendront la marotte des érudits, qui s'emploieront surtout à les collectionner.

C'est l'époque des révolutions, politiques, reli-

gieuses, sociales, qui secouent la pointe avancée de l'Europe. Le vieux monde craque, le siècle des Lumières s'assombrit : il faut traverser les ténèbres ainsi qu'on traverse les apparences.

« Du conte de fées au roman noir, des nymphes de Boucher aux dormeuses de Füssli, où la transformation intervient-elle ? » interrogeait Jean Starobinski¹.

Au commencement, il y a les spectres, les possédés, les démons. Satan, le décor de ruines ou de châteaux lointains, la cavalcade des épisodes, tout cela n'est tracé à la va-vite que pour saisir le public, comme les monstres que l'on promet alors à l'entrée des baraques foraines. Pour gagner aussi au commerce des livres une nouvelle clientèle : il s'agit d'une littérature populaire – exactement comme un siècle plus tard le cinéma se voudra le divertissement de l'homme des foules.

Le noir, c'est la nuit dans laquelle il faut plonger pour observer la vie à travers la lucarne de la *camera obscura*, pour dire ce qui n'est pas dicible en plein jour.

Est-ce un hasard si le roman noir invente un art de la projection ? Les doubles qui, d'une manière ou d'une autre, se profilent derrière chacun des héros révèlent, devant nos yeux, cette découverte. Ils matérialisent, sous une forme concrète, physique, l'exploration des

grands fonds de l'âme, les abîmes de l'identité : les dessous psychiques de l'être, dirait Artaud.

Le noir, c'est apercevoir l'autre qui habite nos contemporains, voir les lézardes qui fissurent les statues et les modèles, pressentir ce qui se cache en notre prochain, en nous-mêmes. Derrière la critique de la société, à travers le travail de sape de l'ordre moral se fait jour l'exploration passionnée de ce qui ne se nomme pas encore « l'inconscient ». Avant l'heure, la critique de la répression, selon ses divers aspects, colporte sous le manteau la théorie du refoulement.

L'écrivain de ce temps, le romancier noir, n'est pas seulement fin psychologue, c'est un homme qui, se regardant, voudrait devenir un dieu. « Il n'y a que vous, Seigneur, qui me connaissiez parfaitement, écrivait Augustin dans ses *Confessions*. Car encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui sache ce qui se passe dans lui, et que ce secret soit impénétrable à tout le reste des hommes, il y a néanmoins quelque chose dans l'homme que son esprit même ne connaît pas. Mais vous, Seigneur, pénétrez dans les replis les plus cachés de mon âme, parce que vous la connaissez comme l'ouvrier connaît son ouvrage². »

Les livres noirs, qui se plaisent à débrider les plaies, à déchaîner les passions, font admirer le crime, le spectacle du mal. Saint Augustin,

encore, bien avant Rousseau, se demandait pourquoi il n'avait pas réussi à oublier le larcin perpétré durant son adolescence, qui continuait de l'émouvoir, de le troubler : « Je parle de cette beauté imaginaire qui se trouve dans les vices mêmes, ombre des biens solides et qui trompe les hommes par une fausse apparence de beauté³. » Comme si le mal était le reflet inversé, disait-il à peu près, l'image ténébreuse de la toute-puissance divine.

Fruits défendus du récit chrétien dans lequel vit l'Occident depuis cette époque, ces livres réveillent les démons ensevelis sous la poussière. En ce sens, ils s'offrent en contrepoison aux livres sacrés.

Leur style refuse délibérément ce qui aurait été pour les canons d'autrefois la seule ruse possible, le ton de la comédie ou le registre trivial – mais la force littéraire des Évangiles fut tout autant d'avoir transgressé la règle de la séparation des styles en glorifiant un héros souffrant, en exaltant au-dessus de l'humanité un héros humilié, un hors-la-loi⁴. En regardant de près ces romans noirs, on verra que beaucoup des figures essentielles de l'Ancien et du Nouveau Testament y sont purement et simplement déplacées ou contrefaites, c'est-à-dire, de nouveau, mises en scène.

Le pouvoir de la croyance elle-même, mais aussi la maîtrise du paradoxe, le sens du retournement de situation, le culte de l'interprétation figurée, la méthode du quiproquo et de l'équivoque, ces procédures consubstantielles au récit chrétien jouent ici à plein régime. Tout cela donne un écho supplémentaire, un développement peut-être surprenant, à la belle formule de Pierre Geoltrain : « La plus grande réussite du christianisme, c'est sa littérature⁵. »

Les auteurs y puisent, car ce sont des artistes, une source d'inspiration et de rêverie, l'allégresse furieuse même qui les transporte, une matière fantastique.

L'opposition de la chair et de l'esprit ménage des catastrophes. La glorification surnaturelle du corps, de l'incarnation divine à la résurrection universelle, jette des ombres de plus en plus grandes⁶. Le péché originel suppose un plan absolu, implacable, qui tolère pourtant de rares exceptions. Les annonces n'ouvrent pas nécessairement la voie du paradis. La mystique n'est qu'une des manières de désigner la folie. D'autres apparitions se produisent que celles qu'on espérait, et qui brouillent la vue : visions, extases, révélations qui mènent à côté du vide. L'idéal de sincérité et de vérité n'a d'issue que dans le mensonge. Le commandement d'amour,

à être pris à la lettre, devient principe du libertinage, si ce n'est de meurtre. Le saint qui s'est retiré du monde ne respire que haine pour la terre entière, le juste n'a de cesse de persécuter ses proches. Tandis que l'espérance en la vie éternelle nourrit les fantasmes de l'enterré vivant, du mort-vivant, la foi est le moteur secret du fanatisme. Les couvents abritent des bas-fonds, la Bible s'avère être un livre d'épouvante...

Le diable serait-il l'autre nom de Dieu ? Personnage omniprésent mais invisible, sans réalité tangible (d'où son aptitude à se greffer sur quantité d'autres), esprit sans corps ou matérialisation de l'âme, il agit comme un virus, il détruit les défenses, il parasite le système. Du système, il est partie prenante, comme le noyau indestructible d'une interrogation sur ce qu'on nomme le destin, c'est-à-dire le temps.

Autres martyrs, autres Passions : *ecce homo*.

Voici l'humain livré à lui-même, qui apparaît dans un combat singulier, sous le regard de l'au-delà – cet au-delà auquel nous prêtons nos propres visages de lecteurs.

Les romans noirs sont des romans d'initiation. Ils sont la transgression, le voyage, l'aventure. Les romans noirs sont des lumières dans la nuit.

L'ART DE LA NUIT

Tombeau de Robertson, fantasmagore

« Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres ;
Où, cuisinier aux appétits funèbres,
Je fais bouillir et je mange mon cœur »

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*
(XXXVIII, « Un fantôme »).

Tout en hauteur, à six ou sept mètres du sol pour être plus près des airs, le catafalque de pierre que l'on n'aperçoit qu'en s'écartant du chemin est drapé d'un velours d'écailles dont un pan a été rabattu comme par l'orage.

Sur la corniche, des couronnes tressées que la mousse commence à verdier cachent des nids de serpents. Impossible de déposer contre les parois trop à pic la moindre gerbe ou des bouquets, aucune rose.

Des visages sans corps, surtout, parodent là-haut, démons ou cauchemars ailés pour un simulacre de messe noire. Quatre têtes de mort, crânes déjà mangés avant l'heure, et deux masques d'angelots aux oreilles de chauve-souris escortent le défunt et guettent l'horizon.

Au détour d'une allée du Père-Lachaise, serré

contre une stèle aux caractères depuis longtemps illisibles et la porte béante d'un sépulcre vide, ou qui le semble, se dresse le mausolée d'Étienne-Gaspard Robertson né à Liège le 15 juin 1763 et mort aux Batignolles le 2 juillet 1837. L'inscription en lettres sanguines qui prononce le nom du mort scande les trois coups d'une incantation : PHYSIQUE, FANTASMAGORIE, AÉROSTATS.

Tandis qu'aux quatre coins chouettes et hiboux invoquent la nuit, de chaque côté du monument des bas-reliefs illustrent les deux versants de la légende de Robertson. Telles des plaques de lanterne magique, les deux tableaux imprimés dans le calcaire du mausolée sont de parfaits décalques, le positif et le négatif, le jour et la nuit. Va-et-vient du faux et du vrai, du leurre et de la conscience, de l'illusion et de l'expérience que le physicien-aéronaute a légué, pour bien longtemps, aux générations futures.

Ici, l'envol d'un ballon transporte l'assistance, et même un enfant qui voudrait enjamber la palissade de bois. Les hommes et les femmes, sur l'autre flanc, apparaissent éberlués d'effroi. Dragons, hyènes, spectres vêtus de suaires, la procession qui les ensorcelle est massée sur un rocher, à la manière des fauves au Jardin zoolo-